

DERNIERES NOUVELLES

Le Commedia

-Dis, Maman, c'est quoi la mort ?

-C'est tout simple, mon chéri : c'est la fin de la vie. Toutes les personnes, et les animaux aussi, et même les plantes, ont un commencement et une fin, une naissance et une mort.

Sébastien a quatre ans. Il joue auprès de sa mère. Il a sorti de leur coffre tous ses jouets. Il y en a plein par terre, dans sa chambre, et aussi dans la salle de séjour, et même dans la cuisine. Ce soir, sa maman lui demandera de l'aider à ranger. Tous les joujoux iront dormir dans leur coffre : les cubes en bois qu'on peut empiler jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, les petites autos qu'on fait rouler sur le tapis, le ballon qu'on emmène au jardin avec la pelle et le seau ...Mais Badabou n'ira pas dans le coffre : il dormira avec Sébastien, dans son lit. Sébastien ne peut pas s'endormir sans Badabou, son ours en peluche.

-... ?

-On s'endort pour toujours. On ne se réveille plus.

-Alors, Grand-Mère, elle ne se réveille plus?

-Non, mon trésor.

-Mais alors, elle ne viendra plus me voir ?
-Non, mais tu peux la voir dans ta tête, dans ton cœur, parce que tu peux te souvenir d'elle. Les gens qu'on aime continuent de vivre dans notre cœur.
Sébastien retient un petit sanglot.
-Mais, qui me fera des cadeaux, maintenant ?
-Tes oncles et tes tantes sont toujours là, pour te faire des cadeaux.
-Et Badabou, il va mourir aussi ?
-Non, je te le promets : Badabou ne mourra pas.
Songeur, Sébastien se remet à faire rouler lentement le gros camion jaune que son parrain lui a offert pour Noël. Le chat de la maison traverse la pièce en silence.

Badabou est très vieux : il a appartenu à la maman de Sébastien, quand elle était petite. Sa peau est usée, on voit le tissu marron, en dessous. Il avait perdu un œil, un bout de fil pendait à la place, comme une larme noire. Mais la maman de Sébastien a fixé un bouton pour remplacer. La couture qui retenait la tête chevillée au corps commençait à lâcher : la maman de Sébastien a évité le désastre par quelques points bien solides.

Sébastien est enfant unique. Peut-être aura-t-il un petit frère ou une petite sœur, plus tard. Mais pour le moment ses parents sont contents comme ça. Ils veulent profiter un peu de la vie, avec leur gentil petit garçon, avant de se mettre davantage de soucis sur les bras. Leur fils est en bonne santé, un peu rêveur parfois, très affectueux. Il a parlé très tôt et marché un peu tard. A l'école, la maîtresse est contente de lui : il « travaille » avec enthousiasme et s'amuse beaucoup avec les autres. C'est un enfant joyeux.

Les parents ont en ce moment un projet : faire une croisière, sur un paquebot, avec Sébastien bien sûr. Quand il prend son bain, Sébastien aime faire flotter un petit bateau en plastique qui refuse de couler. Il le force à descendre au fond de l'eau et rit de le voir ressurgir aussitôt à la surface. Alors sa maman lui parle du voyage qu'ils vont bientôt faire, sur un très gros bateau.

Les parents de Sébastien n'ont pas vraiment de soucis d'argent. Enfin, si : gérer ses biens ne va pas sans soucis. Il faut savoir faire de bonnes affaires, placer ses bénéfices au bon endroit, esquiver les effets de la crise. Mais jusqu'à maintenant Monsieur R. s'en est bien sorti. La chance, peut-être. La famille vit à l'aise, malgré les nombreuses absences du père et, quand il est là, son visage soucieux, le soir, pendant le repas. Ou, plutôt, grâce à eux. Il adore son garçon. Malgré sa vie trépidante il trouve toujours le temps, s'il est là, de lui lire une histoire pour l'endormir.

Madame R., respectant la tradition, dirige sa maison et élève son enfant. Elle a une femme de ménage thaïlandaise, dont elle loue les qualités à toutes ses amies. Quand Sébastien est à l'école, elle va parfois au cinéma avec l'une d'entre elles. Les autres jours, elle s'ennuie un peu. Elle lit les revues auxquelles elle est abonnée : « Elle » ou « Femme d'aujourd'hui ». Elle s'intéresse particulièrement aux articles sur l'éducation des enfants. Elle s'efforce d'appliquer leurs recommandations. Comme sa voisine, elle voudrait bien aller de temps en temps au concert avec son mari. Mais il n'aime pas la musique et d'ailleurs il est trop fatigué pour sortir après son temps de travail. Il n'aime pas non plus les expositions de peinture, auxquelles se rendent pourtant beaucoup de gens bien.

La mère de Madame R. est décédée il y a peu, laissant à ses deux filles un coquet héritage. Suite à cet événement pourtant annoncé, la maman de Sébastien a fait une petite dépression. Elle était très attachée à sa mère, dont le départ l'a laissée sans force. Elle n'est pas très convaincue de ce qu'elle a dit à l'enfant sur ce sujet. Elle a répété ce qu'elle avait lu dans un magazine, dans un article sur Françoise Dolto. Pourtant la présence physique de sa mère, ses douces conversations, ses tendres baisers lui manquent infiniment. C'est pour apporter à sa femme un peu de consolation que monsieur R. a proposé une croisière. D'ailleurs, lui qui n'a pas pris de vraies vacances depuis plusieurs années, cela lui ferait du bien de s'arrêter un peu. Ils ont parcouru les Agences de Voyages, consulté les catalogues, rêvé ensemble d'horizons lointains et de paysages romantiques. Ils ont finalement choisi un voyage de quinze jours autour de notre mer, sur le luxueux paquebot italien « Commedia ».

Ils sont maintenant embarqués depuis une dizaine de jours. La famille compte quatre personnes : le père, la mère, Sébastien et Badabou. Tout se passe bien. Ils sont partis de Marseille un soir vers dix-huit heures. Pendant l'apéritif de bienvenue, le Commandant de bord leur a fait un discours charmant. La cuisine est savoureuse, Mme R. pense qu'elle va grossir pendant ce voyage. La cabine est d'un confort « digne d'un hôtel cinq étoiles » : chambre climatisée, un lit immense et un petit lit pour Sébastien, draps de fine toile, salle de bains avec jacuzzi, bar bien garni. Les heureux passagers peuvent se reposer dans des salons meublés de bois précieux et de moelleux fauteuils, ou se distraire dans des salles de cinéma, ou se baigner dans des piscines. Ils peuvent aussi prendre des livres dans une bibliothèque, mais peu de gens ont le temps de lire. En se promenant sur l'un des quatre ponts que compte le navire ils ont admiré les côtes de l'Italie, de la Grèce, de Malte et de l'Afrique du Nord, sous tous les éclairages : à la lumière douce du petit matin, au grand soleil de midi, ou dans le

rougeolement du crépuscule. Il y a eu chaque jour une escale dans une grande ville côtière, histoire de se dégourdir les jambes et de prendre quelques photos. A plusieurs reprises ils ont eu le spectacle inoubliable de troupes de dauphins s'ébrouant autour du navire. A leur vue, Sébastien a sauté de joie et battu des mains. Sébastien fréquente un petit club pour les enfants, où des animatrices compétentes savent les occuper pour libérer les parents. Pendant ce temps les adultes bavardent avec d'autres voyageurs, généralement très bien. Mr et Mme R. se sont liés avec un couple vraiment fort sympathique. Madame R. pense qu'avant de se séparer il faudra leur demander leur adresse et qu'ils deviendront amis.

Sur ce navire tout est vraiment fait pour le bonheur de la clientèle, comme le dit la publicité.

Le Commandant est tranquille : la mer est d'huile, sans vent ni nuage. On aperçoit au loin les forêts bleutées de la Catalogne. Puisque la météo le permet, il a fait bloquer les machines sur la vitesse maximum, afin de rattraper quelques heures de retard. Il a donné ses ordres aux marins. Parmi les passagères le Commandant a rencontré une femme brune au regard de feu. Il l'a conquise. Pourquoi ne pas prendre un moment de répit dans ses bras ?

Non, sur ce navire, tout n'est pas fait pour le bonheur des passagers. La publicité, c'est de la comédie !

Le Commandant est ivre.

Il est environ 21h. La nuit tombe. Les passagers, encore à table, entendent deux coups sourds. Le bâtiment a comme un soubresaut. Toutes les lumières s'éteignent. Le sol penche et les tables se renversent. C'est la panique.

Le bâtiment a heurté un récif.

Dans la pénombre, les serveurs continuent à servir.

Les marins hurlent : « Mettez vos gilets de sauvetage ! » Ces gilets sont dans les cabines. Comment s'y rendre ?

Le Commandant dort toujours, enfermé dans sa cabine, neutralisé par l'amour et l'alcool.

Des marins réussissent à mettre à la mer quelques canots de sauvetage sur le côté du bateau qui commence à s'enfoncer. Glissant sur les planchers en pente, la foule des voyageurs se retrouve de ce côté. On se bouscule pour essayer de sauter dans une des petites embarcations.

Madame D. serre bien fort dans ses bras son petit Sébastien, qui serre bien fort dans ses bras son Badabou. Mr D. les suit de près. La foule crie et joue des coudes. Mme D. arrive, elle va y arriver,

ça y est, elle va sauter. Mais un gros homme la pousse violemment sur le côté. Elle perd l'équilibre.

La mère puis le père tombent juste sur la barque instable. Sébastien tombe à côté, se débat un peu et s'enfonce dans l'eau noire. Badabou flotte un instant, puis disparaît.

La réussite d'Alvaro

Quand, petit, il étalait ses cartes sur la table de la cuisine pour faire une réussite, Alvaro gagnait presque toujours. Mais il aimait encore mieux dessiner.

Plus tard, Alvaro se rendait souvent au Musée proche de chez lui. C'était un Musée d'art moderne. Le long bâtiment rectangulaire était entièrement revêtu de carrés de faïence blanche. Il n'y avait qu'un étage, mais la construction gagnait en surface ce qu'elle n'avait pas en hauteur. A l'arrière, une campagne parsemée de quelques maisons sans caractère étalées sur une faible colline. Sur l'avant, une autoroute séparait le Musée blanc d'une noire cité minière. Le Musée était beau mais la ville ne l'était pas. Un pont autoroutier permettait aux touristes pressés de se rendre en voiture jusqu'au temple de la peinture. D'autres ponts moins larges accueillait aussi les piétons et les vélos.

Alvaro s'y rendait à pieds. Il habitait, avec sa mère, au dix-septième étage d'une tour qui en comptait vingt. La tour était située, avec d'autres, au bord de l'autoroute juste en face du Musée. Les jours de grand vent, elle vacillait un peu sur ses bases et l'air sifflait à travers les fenêtres. Alvaro devait faire un grand détour pour atteindre le Musée. Mais il aimait marcher et il avait dix-huit ans. Et surtout, il aimait les beaux tableaux.

Il vivait chez sa mère. De père, il n'en avait plus. Cet homme avait été écrasé par un éboulement dans la mine, quand l'enfant avait six ans. L'accident avait laissé une épouse désemparée. La solidarité des collègues lui avait permis de faire face aux premières dépenses, puis on lui avait trouvé un emploi de femme de service. Mais l'âme du mineur emplissait encore sa maison. Le père d'Alvaro était un Espagnol réfugié de la guerre civile. Il avait connu la faim, les bombes, la prison, et enfin l'exil. Il en parlait peu, et sa mort prématurée ne laissait à Alvaro que quelques bribes de souvenirs. L'enfant avait longtemps rêvé à son père et s'en était peu à peu construit une image idéale : un héros, un homme juste et bon, un modèle...

De son côté, la mère restait fidèle au souvenir d'un époux très aimé. Femme simple, peu instruite, elle accomplissait son travail avec application, discrètement. Le fils vivait donc pauvrement avec elle, dans une ambiance feutrée, maintenant apaisée, où la vie quotidienne se déroulait sans heurt dans le souvenir du passé. Mais Alvaro avait dix-huit ans et il aimait la peinture.

Il avait eu une scolarité brillante. C'était manifestement un garçon doué, et sérieux. C'était aussi un solitaire. Il lisait beaucoup. Dans la bibliothèque du Lycée il prenait les ouvrages de Platon ou de Descartes mais il consultait surtout les livres d'Histoire de l'Art. Il savait distinguer les différentes Ecoles de la Renaissance, et aussi les étapes de la peinture moderne. Son professeur de philosophie lui promettait un bel avenir. Il faisait siennes ces prévisions, mais son ambition, plus que la philosophie, c'était la peinture.

Dans la salle à manger il avait installé un grand chevalet. La table en formica était encombrée de tubes de peinture. Une odeur de térébenthine flottait partout. Des brosses de toutes dimensions étaient serrées en bouquet, poils en l'air, dans un vieux pot de peinture vide. De petits couteaux aux pointes triangulaires traînaient ça et là. Etendre sur une toile vierge la pâte douce, malléable, mélanger des couleurs, franches ou subtiles, donner finalement naissance à une belle œuvre, cela le remplissait d'un bonheur presque physique. Ses productions emplissaient le petit logement familial, au sommet des armoires, par terre contre les murs, empilées dans un coin et même dans la chambre de la mère. La brave femme, patiente quoique étonnée, supportait cette intrusion et essayait de comprendre.

La plupart des tableaux du jeune homme ne lui disaient pas grand-chose : elle y voyait des lignes, des taches, des sortes de tourbillons, mais cela ne représentait rien. Par contre elle admirait sincèrement un portrait que le fils avait fait de son père, en s'inspirant d'une photo mais tellement différent pourtant de la photo ! Du rouge, du brun, du noir... Elle y retrouvait cependant le sourire tendre et les rides amères de l'exilé espagnol qu'elle avait aimé.

Plus tard, la période de son adolescence laisserait à Alvaro un souvenir attendri. Quelles années heureuses que celles où tout semble possible, où l'on se sent capable de conquérir le monde, où l'on attend juste l'occasion de montrer ce dont on est capable !...

Dès après le baccalauréat, Alvaro avait rempli un dossier de candidature pour le poste de gardien dans son cher Musée, poste qu'il savait vacant. Le travail ne serait pas passionnant mais il fallait vivre. Les démarches avaient été longues. Dans son CV il avait souligné d'un trait rouge sa situation de fils d'un accidenté du travail, de surcroît victime d'une guerre. Il espérait que cela lui vaudrait une certaine priorité. Il avait été convoqué par le Directeur de l'Établissement, qui l'avait longuement interrogé. Revêtu de son seul blouson convenable (car tous ses autres vêtements étaient tachés de peinture), Alvaro avait apporté quelques unes de ses toiles. L'homme, au regard sévère, les avait contemplées longuement. Il avait demandé l'autorisation d'en garder trois ou quatre. Mais il s'était abstenu de tout commentaire. Ensuite, Alvaro avait trouvé l'attente interminable.

Enfin l'homme au regard sévère l'avait convoqué à nouveau.

« Jeune homme, commença-t-il, j'ai beaucoup admiré votre travail. » Alvaro sentit son cœur se desserrer.

« J'ai présenté votre dossier à mes collègues du Conseil d'Administration. Ils sont tous de mon avis. Avez-vous réfléchi à ce que serait votre vie dans quelques années? Croyez-vous que vous pourriez encore passer vos journées assis sur une chaise, occupé à observer des visiteurs qui ne vous voient même pas, qui souvent ne connaissent rien à la peinture, et dans ce lieu où il ne se passe jamais rien? » Alvaro pensa bien qu'il ne pourrait pas. « Mais, Monsieur, ce serait pour moi un moyen de gagner ma vie ! Je n'ai aucune ressource. Je ne peux pas rester indéfiniment à la charge de ma mère. Je pourrais toujours peindre pendant mes heures de liberté ! »

« Non, mon cher ami. » Le Directeur le traitait maintenant comme un égal. « Ne restez pas un amateur. Vous valez mieux que cela. Je vous crois capable de grandes choses. Je vous conseille de garder votre liberté. Donnez des cours de peinture, ou d'autre chose, pour gagner de quoi vivre, et faites-vous connaître. Mais, je vous en supplie, ne vous embarrassez pas d'autres obligations. » Alvaro vit fugitivement en face de lui le visage de son père. Que penserait-il ? Il serait fier, certainement. Mais ne lui soufflerait-il pas qu'il devait aussi penser à sa vieille mère, qui l'avait élevé avec tant d'abnégation ? Elle n'était pas riche. Il faudrait l'aider. De toute façon, il n'avait pas le choix. La décision du Directeur était prise : il n'aurait pas cet emploi de sécurité. Il devrait affronter les mauvais jours, la pauvreté, l'angoisse du lendemain...jusqu'au

moment bien improbable où son talent serait reconnu par des gens riches, assez riches pour lui céder une petite part de leur richesse. Mais ce jour heureux arriverait-il vraiment ?

Le Directeur reprit : « Pour commencer, nous vous proposons d'organiser une Exposition de vos travaux dans notre Musée. Seriez-vous d'accord ? »

Il douta pendant quelques secondes. Puis il se redressa d'un bond, empli d'une joie encore inconnue. Même son professeur de philosophie ne lui avait pas aussi bien parlé. Alvaro se sentait maintenant une âme de conquistador.

« Merci, Monsieur le Directeur. Je n'oublierai jamais votre bonté ! »

Il se mit en quête de petits travaux compatibles avec sa passion.

Une association de Retraités lui demanda de donner des cours à ses adhérents, deux fois trois heures par semaine. La Mairie prêtait un local. Les vieux élèves étaient généralement sympathiques, attentifs, enthousiastes, à part une vieille dame qui croyait en savoir plus long que lui. La patience et la gentillesse d'un si jeune professeur attiraient la sympathie de tous les autres. Il leur apprit à dessiner au crayon avant de les initier à l'aquarelle ou à la peinture à l'huile, selon les préférences de chacun. Il devait pour cela puiser dans son expérience, lui qui n'avait jamais suivi de formation théorique. Il leur expliqua en même temps la genèse de l'art contemporain. Il organisa une visite du Musée. Il réussit à leur faire aimer Picasso. Les familles et les amis furent conviés à une manifestation de fin d'année. Ce fut l'occasion de chaleureuses félicitations pour l'enseignant autant que pour les enseignés. Monsieur le Maire fit savoir à la Presse sa satisfaction.

Pendant ce temps avait eu lieu également l'exposition de ses tableaux au Musée. Alvaro avait participé avec fièvre à l'organisation. Il fallait choisir les toiles, en accord avec les Responsables mais sans concession pour la facilité. Il fallait en faire encadrer certaines. Il fallait choisir la disposition, en fonction de l'éclairage et des interférences entre les images...Les visiteurs étaient venus assez nombreux, admirant, critiquant, mais pas indifférents. Cette opération l'avait fait connaître dans la région. Il avait touché un pourcentage sur le prix des billets. Mais il ne voulait pas rester un petit « peintre régional »

Comme d'autres grands peintres de l'époque moderne, Alvaro se mit à pratiquer les « Installations » : il s'agit de récupérer des objets du quotidien, et de les disposer dans l'espace en les dégageant de leur usage vulgaire de façon à en faire percevoir une subtile signification. Il loua un local vide, et y « installa » une

vingtaine de flacons plus ou moins grands, des porte-clés, des boîtes de sardines, etc. Il tenta d'expliquer au public le sens de ce travail. Le public fut réticent. La recette ne suffit pas à payer la location.

Pendant cette période Alvaro ne mangeait pas tous les jours à sa faim. Le soir, quand sa mère rentrait de son travail, elle demandait : « Qu'as-tu mangé à midi ? » Il mentait : « J'étais invité chez une élève, c'était très bon », et il donnait des détails. Mais il se jetait quand même sur la soupe du soir. Il est exact que deux ou trois personnes l'invitèrent parfois à dîner. Il se rendait à ces invitations, son corps maigre revêtu d'un pantalon et d'une veste tachés de peinture. Il n'en avait pas honte. Il était heureux et plein d'espoir.

Mais la galère continuait.

Alors Alvaro décida de changer de port. Il quitta sa mère, et se trouva une chambre meublée dans une grande métropole. Là, il aurait plus de chances d'être remarqué par le monde de l'art. Incapable de faire autre chose, il rechercha à nouveau du travail dans son univers. Il donna des cours à des Retraités et aussi à des enfants. Il réussit à exposer quelques tableaux chez des marchands. Un de ces marchands crut en lui. Sorte d'imprésario, véritable « passeur de talents », il lui donna de bons conseils.

Et les filles ? pensez - vous peut-être. Alvaro eut quelques petites amies. Mais cela ne dura jamais. Il était trop maladroit.

Au bout d'une éternité de cette navigation difficile, l'agglomération où il demeurait lança un appel d'offres pour la décoration des voitures de son nouveau tramway. Il fallait quelque chose qui plaise à la population. Alvaro présenta un projet : une sorte de long panorama de la ville, dominée par sa basilique. Ce fut accepté...Le nom d'Alvaro se mit alors à circuler dans toute la cité.

Un an plus tard, le célèbre magazine « Connaissance de la Peinture » consacrait plusieurs pages et de nombreuses photos à l'exposition que donnait Alvaro dans un grand Musée new-yorkais.

Françoise Rotteleur
e-mail :
guy.rotteleur@orange.fr

